



CHAPITRE XXV

Expédition Ramaeckers, De Leu, Becker, De Meuse. — La *Brabançonne* à Zanzibar. — Les nègres blancs. — Premières fièvres. — L'expédition allemande. — Alerte à Roubougwa. — Les ruines de Hittoura — Attaque des Rougas-Rougas. — Les éléphants au lac Tchaïa. — Partout des têtes de morts.

LE 7 juin 1880, au moment même où allaient se dérouler au centre de l'Afrique les événements dont je viens de retracer l'historique, une nouvelle expédition belge quittait Brindisi pour se rendre à Zanzibar.

C'était celle de Ramaeckers.

Le capitaine Ramaeckers appartenait au corps du génie; il était alors aide de camp du lieutenant général Brialmont, et antérieurement avait été envoyé en mission par le roi des Belges à Tripoli, ce qui lui avait valu

la croix de l'ordre de Léopold. C'était un officier de grand avenir, instruit, travailleur, et cependant modeste et tranquille; aussi était-il sympathique au plus haut degré; il avait un tempérament très fin, délicat même, qui le portait de préférence aux choses de l'étude, aux raffinements de l'esprit et du goût; comment se décida-t-il à entreprendre ces voyages qui paraissent à priori si contraires à sa nature? C'est une de ces antithèses comme l'histoire des voyageurs africains nous en offre plus d'un exemple.



LE CAPITAINE RAMAECKERS

Deux officiers lui furent adjoints : Albert De Leu, lieutenant d'artillerie, sorti tout nouvellement de l'École de guerre, et Jérôme Becker, alors sous-lieutenant dans la même arme.

Un quatrième Belge fit partie de cette expédition; ce fut Robert De Meuse, attaché à l'Institut cartographique militaire, section de la photographie, où depuis cinq années il travaillait de la façon la plus méritante, ainsi que l'attestent les éloges de son chef hiérarchique, le capitaine Hannot. Comme Ramaeckers, De Meuse avait déjà visité le nord de l'Afrique, l'Algérie et la

Tunisie et, à la suite de ce voyage, avait reçu de S. A. le bey de Tunis la distinction du Nichan-Iftikar.

Arrivé à Zanzibar et tandis qu'il y organisait sa caravane, Ramaeckers eut vent de certaines alarmes qui dépeignaient la situation de l'intérieur comme étant très agitée; en conséquence, il renforça son groupe d'askaris d'une escouade de Béloutches que le sultan Saïd-Bargash lui octroya avec la plus grande courtoisie; du reste, sa colonne était destinée à devenir for-



LE LIEUTENANT A. DE LEU.

midable, car deux éléments nouveaux allaient successivement se joindre à elle.

En effet, nos compatriotes se rencontrèrent à Zanzibar avec les délégués du comité allemand de l'Association internationale africaine, lesquels avaient pour mission de fonder une station entre Taborah et Karéma; l'expédition se trouvait sous les ordres d'un officier distingué, le baron von Schöler, ayant pour assistants le docteur Böhm et MM. Keiser et Reichard. Cette caravane chemina de conserve avec celle de Ramaeckers à partir du Mpwapwa

Mais une autre entreprise était également en préparation à la même époque : c'était l'essai commercial que tentait M. Sergère, de Marseille, attaché antérieurement à la maison Roux de Fraissinet, de Zanzibar. Associé avec Sewa, un riche Indien de la côte, Sergère se proposait d'établir à Taborah un centre de ravitaillement pour les stations, missions et postes scientifiques établis dans la région des grands lacs.

Cette colonne fit route avec nos compatriotes depuis leur départ de



LE LIEUTENANT J. BECKER.

Bagamoyo, et les deux expéditions réunies formaient par là un effectif de cinq Européens voyageant ensemble, ce qui était un fait presque sans précédent, car il ne se présenta même pas, je pense, pour les Pères d'Alger qui, bien que fort nombreux, s'étaient divisés en plusieurs caravanes et suivaient des itinéraires différents afin de ne point s'exposer à trouver la famine en route.

Une pareille éventualité n'était pas à redouter pour l'expédition Ramaeckers : elle emportait avec elle des provisions et des vivres suffi-

sants pour envisager sans crainte la traversée de n'importe quel pays, si désert fût-il.

Accompagnés du consul belge, M. Émile de Ville, qui venait d'arriver à Zanzibar, nos compatriotes furent reçus, suivant l'usage, en audience solennelle par le sultan Saïd-Bargash ; pour la première fois aussi les échos de Zanzibar redirent à cette occasion les refrains de la *Brabançonne*, que les voyageurs s'étaient évertués depuis quelques jours à faire entrer dans



ROBERT DE MEUSE.

l'oreille des musiciens goannais.

Le 15 juillet, l'expédition quitta Zanzibar pour Bagamoyo où elle demeura jusqu'au 21 ; elle franchit alors le Kingani et forma son premier camp au petit Bigiri, au sud de Kikoka, où elle dut s'arrêter pendant cinq jours pour donner aux porteurs retardataires et aux Béloutches le temps de la rejoindre.

Aux environs de Kingati où ils arrivèrent ensuite, le sentier se déroule au milieu d'une contrée magnifique qui, à cette partie de l'année surtout où les pluies fécondaient la terre, offrait l'aspect d'une série de parcs splendides.

des : on y voyait d'immenses prairies parsemées d'arbres variés, beaucoup de chênes-lièges, des forêts de haute futaie, des palmiers, des plantes grasses qui atteignaient sept ou huit mètres de hauteur, de nombreux oiseaux de toutes sortes, en un mot, pour les voyageurs ce fut un début enchanteur, bien fait pour les captiver, pour les illusionner surtout, car ils ne pouvaient se douter de ce qui les attendait plus loin.

Pendant la marche qui les mena à Bigiri, ils rencontrèrent pendu à une branche le corps d'un homme de la tribu des Vouadoé, accusé sans doute par quelque sorcier d'avoir causé la mort d'un chef puissant ; une des mains avait été coupée et gisait sur le sentier, à demi dévorée déjà par les grosses fourmis noires. Successivement ils touchèrent au petit et au grand Saagali et arrivèrent à M'soua dont le chef leur fit mille politesses et les gratifia entre autres choses agréables, d'une chèvre et d'un mouton. Une des particularités de cet endroit, c'est la façon dont se coiffent les femmes : elles se taillent les cheveux par cercles qui vont en se rétrécissant et forment ainsi une sorte de pyramide au sommet de la tête ; aux bras et aux jambes s'enroulent quantités de bracelets et autour du cou pendent une foule de fétiches et d'ornements si chers aux naturels de ces districts, et qui marquent chez eux le degré de la fortune et de la puissance.

A Kisemé, l'entrée du village fut interdite aux soldats de l'escorte : on y festoyait amplement, et comme le pombbé faisait des siennes, avec une sagesse surprenante chez un nègre, qui craignait à bon droit que des rixes ne survinssent et ne missent la bourgade en péril, le chef du lieu avait fait défense aux gens de la caravane d'y pénétrer sous quelque motif que ce fût.

Insensiblement, on le voit, nos compatriotes se familiarisaient avec les mœurs et les usages des indigènes, s'accoutumaient aux ennuis, aux dangers, et supportaient vaillamment les fatigues et les difficultés du début, témoignant d'une santé robuste et d'une intrépidité absolue.

A Vianzi-Saati, ils rencontrèrent un de ces nègres blancs dont parle Stanley, et qui ne sont, en somme, que de simples cas d'albinos : chétifs, les membres grêles, les yeux clignotants, la peau d'un blanc rosé, la barbe et les cheveux crépus et roux, ces êtres-là voient à peine et supportent difficilement la lumière ; ils ont, au demeurant, l'aspect profondément misérable, ne se trouvent qu'à l'état isolé, mais ne forment pas plus une race à part que ne le feraient chez nous les lépreux.

L'expédition arriva ainsi à la rivière Makata qu'elle franchit sur un pont de lianes ; véritable chemin aérien qui nécessita de la part des voyageurs de véritables qualités d'acrobates, tandis que les ânes et ceux qui en avaient la garde effectuaient le passage à gué.

Ce fut en atteignant la Moucondocoua, où se trouvait le capitaine Bloyet de la mission française, que Ramaeckers apprit les événements de Pimboué; mais les gens qui en apportèrent les premières nouvelles ne pouvant fournir aucun détail précis, longtemps nos voyageurs doutèrent de l'authenticité de ce lugubre récit qui ne leur fut confirmé que plus loin. Jusqu'alors aussi aucun d'eux n'avait encore été malade, mais, hélas! cet état de santé ne devait plus avoir une longue durée pour eux.

Le 15 août, Ramaeckers et De Leu éprouvèrent les premières atteintes des fièvres pernicieuses, dont le capitaine surtout fut cruellement secoué; mais leur énergie était si grande qu'elle eut raison du mal et ils purent gagner le Mpwapwa; malheureusement, un de leurs compagnons dut céder devant les attaques réitérées de la malaria: arrivé à la Moucondocoua, De Meuse se trouva dans l'impossibilité de poursuivre sa route et le chef de l'expédition le fit reconduire à la côte.

Au Mpwapwa, nos compatriotes qui déjà avaient avec eux Sergère, se réunirent à la caravane du baron von Schöler afin de se trouver en nombre imposant pour effectuer la traversée de l'Ougogo: effectivement, ils étaient de la sorte huit Européens voyageant ensemble, ce qui constituait un cas si extraordinaire que la nouvelle nous en arriva dans l'Ounyanyembé à l'égal d'un événement des plus surprenants.

Au moment où l'expédition Ramaeckers pénétrait dans l'Ougogo, j'affrontais en sens inverse la traversée du Mgrounda-Mkali.

Dans son pessimisme, le gouverneur de Taborah avait eu raison: ces parages étaient décidément très mauvais; les chefs étaient tracassiers, arrogants; les indigènes, turbulents et querelleurs; on sentait qu'un rien pouvait déterminer des orages.

En demeurant impuni, le massacre de Carter et de Cadnhead avait produit dans tout le pays une impression désastreuse et porté un grave atteinte au prestige des blancs. Jadis, lorsqu'une tribu osait assassiner un Européen, tous les alentours étaient plongés dans la consternation; il semblait que la voûte du ciel allait s'entr'ouvrir pour laisser tomber le feu vengeur sur les peuplades homicides; on s'attendait à voir manquer les récoltes et mourir les nouveaux-nés; on croyait que des légions sortiraient de terre pour punir les meurtriers du mousoungou, et il n'était calamité que l'on ne redoutât comme conséquence d'un si noir attentat.

Mais aujourd'hui il n'en était plus ainsi: le vol, l'assassinat, quoi de plus naturel? Après avoir massacré deux hommes blancs, décimé leur caravane et pillé leurs richesses, Mirambo, Simba, le Nioungou, s'en étaient retournés tranquillement chez eux jouir en paix du fruit de leur crime, et nulle pro-

testation, pas le moindre simulacre d'intervention ne vint troubler leur quiétude. Je me trompe : on a envoyé à quelques lieues de la côte une compagnie de ces pantins rouges de Zanzibar pour marcher contre Mirambo ; arrivée à Mamboïa, cette milice fit demi-tour et regagna ses foyers aux éclats de rire de tout l'Ounyanyembé qui savait bien, d'ailleurs, qu'elle n'affronterait jamais l'Ougogo ni le Mgounda-Mkali. Si l'on avait voulu réellement tenter une répression, on aurait chargé de ce soin les Arabes de Taborah, et, en les aidant un peu moralement, on eût obtenu, grâce à eux, satisfaction et réparation de ces méfaits.

Mais qu'importe à certains les tribulations des voyageurs et des missionnaires qui sillonnent le centre africain ? Que leur font les questions d'humanité et de civilisation ? Ce ne sont là, en somme, que vains mots dont on se sert à l'occasion, quand la politique le demande ou lorsqu'il s'agit de chercher chicane à son voisin ; alors le plus petit outrage sert de prétexte à une répression violente bientôt suivie d'un protectorat ; que si toutefois le moment est inopportun, les crimes les plus révoltants pourront s'accomplir sans punition aucune.

Aussi, dans tous les villages voisins du Mgounda-Mkali, je trouvais les populations dans un état qui de bien près touchait à l'hostilité. A Roubougwa, où je dus m'arrêter un jour pour faire des vivres, un fait presque insignifiant faillit amener une catastrophe : un de mes hommes avait dérobé une patate douce et, sans se daigner lui faire quelques observations, préalables le propriétaire lui porta un coup de lance et jeta le cri de guerre. En un instant le village est en armes, de tous côtés partent des détonations, et vers ma tente je vois bientôt accourir mes malheureux porteurs que poursuivent une nuée d'indigènes furieux.

Nous étions campés au centre du village et une attaque en règle aurait été le signal d'un massacre général ; mais je n'étais pas d'humeur à parlementer et j'ai lieu de croire que mon énergie nous sauva : prenant ma carabine et mon revolver, je me portai au-devant des assaillants en criant à mes hommes de faire feu sans hésiter ; moi-même je brûlai une dizaine de cartouches qui eurent pour résultat de mettre en fuite tous les naturels, et, quelques instant après, le chef du village m'envoyait une ambassade que je reçus fort mal, déclarant que j'étais décidé à punir moi-même les coupables si réparation ne nous était donnée à l'instant.

En réponse à cet ultimatum je vis arriver au bout d'un moment dix femmes marchant à la file et portant chacune sur un plat en paille tressée des patates, des arachides, du miel et du grain ; de plus, le sultan me faisait don d'un mouton en me demandant de devenir mon ami.

Je fis la paix, mais cette sévérité eut un excellent résultat, et lorsque le lendemain nous reprîmes la marche, c'était à qui des indigènes nous enverrait le plus gracieux *kwahéri*, adieu.

Du reste, je dois à la vérité de dire que j'étais à tel point agacé, irrité par les événements qui s'étaient succédé, et aussi par le mal dont je souffrais, que je me sentais incapable de grande patience; me trouvant seul au milieu d'un pays en ébullition, j'étais fermement résolu, au premier acte d'hostilité ou de brigandage, de sévir impitoyablement; je n'avais pas d'autre parti à prendre, et le lecteur qui a suivi les péripéties de mon voyage me pardonnera cet état de surexcitation nerveuse dont je trouve la trace à chaque ligne de mon journal; il verra aussi plus loin que Ramaeckers lui-même, malgré son grand esprit de modération, a dû user de violence à Mdabourou, tant ces parages étaient alors infestés de criminels et de bandits.

En arrivant à Hittoura, ou plutôt sur l'emplacement où s'élevait jadis ce village, nous nous trouvâmes en face d'un grand monceau de ruines fumantes : deçà et delà, noircis par l'incendie, quelques pans de murailles en sable durci se dressent encore au milieu des décombres; le sol est jonché de squelettes, d'ossements humains épars; sur des pieux ont été hissés les crânes des vaincus qui ouvrent leurs grands yeux vides sur ce qui fut le village de Hittoura; le jour tombait lorsque nous gagnâmes ce lieu désolé, et force nous fut d'y camper.

A la faible lueur d'une nuit claire d'Afrique, au sein de cette immensité déserte, ces murs renversés, ces têtes de morts qui grimaçaient horriblement, l'odeur des cadavres, le cri des fauves qui chaque soir accouraient festoyer en ce lieu, tout cela formait un ensemble saisissant : c'était l'image brutale de la dévastation et du meurtre se profilant audacieusement en sinistres trophées sur un ciel pur, limpide, étoilé.

Ah! elles sont bien coupables les puissances européennes qui proclament leur protectorat sur les portes de l'Afrique sans avoir la force ou la volonté de défendre dans l'intérieur les droits du faible contre les appétits du bandit! Mieux vaudrait qu'elles se désintéressassent entièrement de cette grande œuvre humanitaire. Alors, du sein de ces peuplades mêmes ou parmi leurs alliés naturels, les Arabes, surgirait peut-être un pouvoir réel qui planterait le règne de la justice dans ce malheureux pays en butte à toutes les convoitises, pomme de discorde des plus inconcevables jalousies.

Comme nous allions affronter le Mgounda-Mkali, le kirangozi nous fit, ce soir-là, son discours solennel, et c'était vraiment un grand spectacle de

voir cet homme debout, pérorant et gesticulant à la lumière des brasiers, et de sa main montrant les crânes des suppliciés comme pour nous prévenir qu'un sort pareil nous attendait au centre de la contrée terrible, *les champs d'amertume*.

Le lendemain, en effet, nous entrâmes dans le Mgounda-Mkali

Depuis notre départ de Hittoura j'avais remarqué un petit groupe d'indigènes qui suivaient obstinément notre caravane; ayant envoyé Mabrouki aux informations, il m'apprit que c'étaient des naturels de Djihoué la Singa qui se rendaient à Mounié-Mtuana; vu l'état du pays, je n'y attachai pas plus d'importance, bien que leurs coiffures révélassent de véritables Rougas-Rougas.

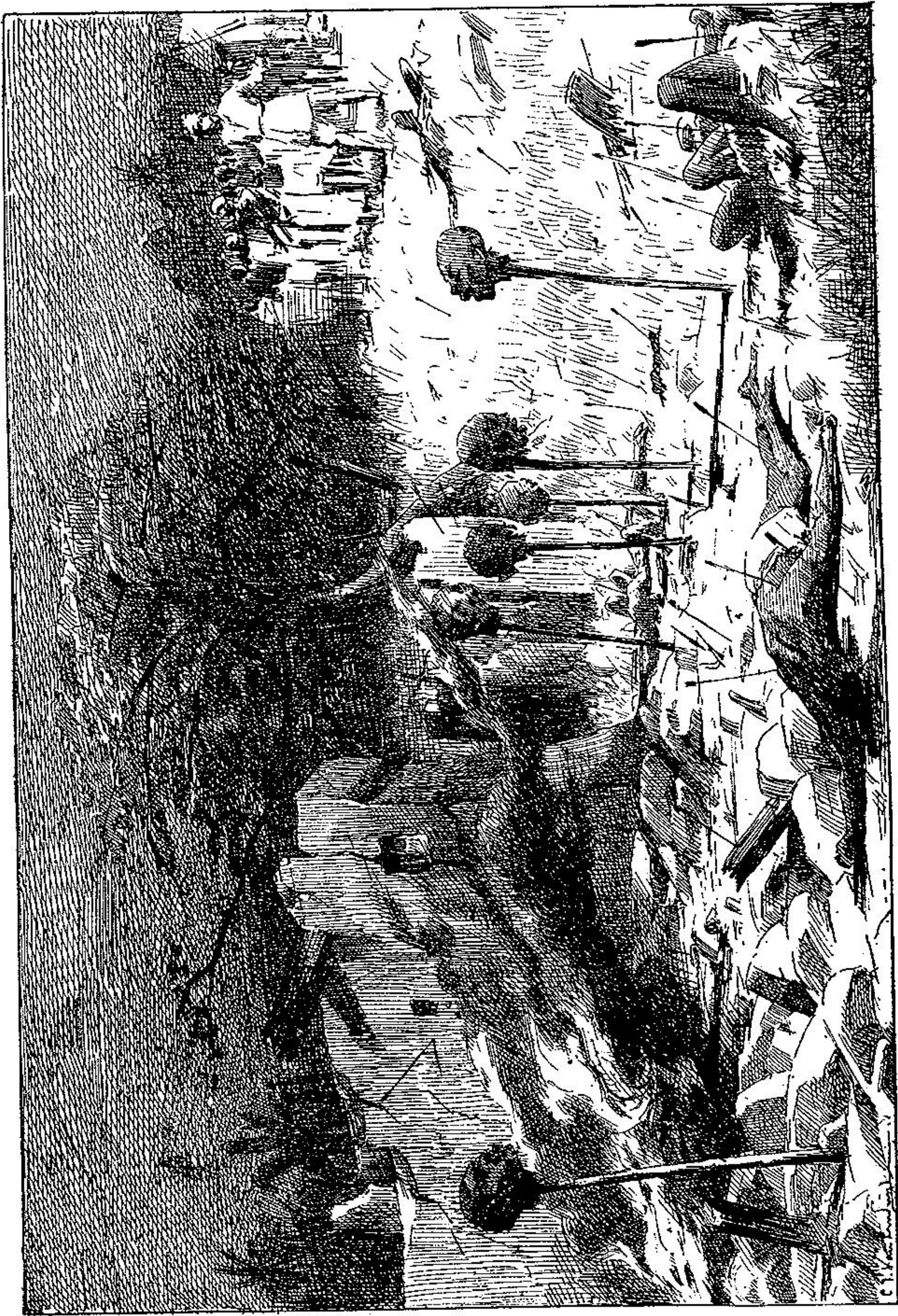
Dès le second jour cependant, un de mes chefs d'escouade, Simba, vint me prévenir à la couchée que le nombre de ces étrangers, s'était notablement accru depuis notre entrée en forêt, et qu'ils formaient à proximité de nous un camp aussi considérable que le nôtre. J'ordonnai une surveillance plus active autour des marchandises, sans toutefois laisser percer aucune inquiétude dont le résultat pouvait démoraliser mes gens.

A la troisième étape, levé dès l'aube, j'étais occupé à ranger mes derniers effets avant de faire abattre ma tente, lorsque j'entendis soudain un grand brouhaha au dehors; je sortis, et, au même instant, Simba et Mabrouki parurent poussant devant eux un robuste nègre qu'ils venaient de surprendre en flagrant délit de vol. En l'interrogeant, j'appris qu'il appartenait à la caravane de Rougas-Rougas qui nous suivaient, mais sur ces entrefaites une clameur violente retentit et mes hommes accoururent affolés en criant :

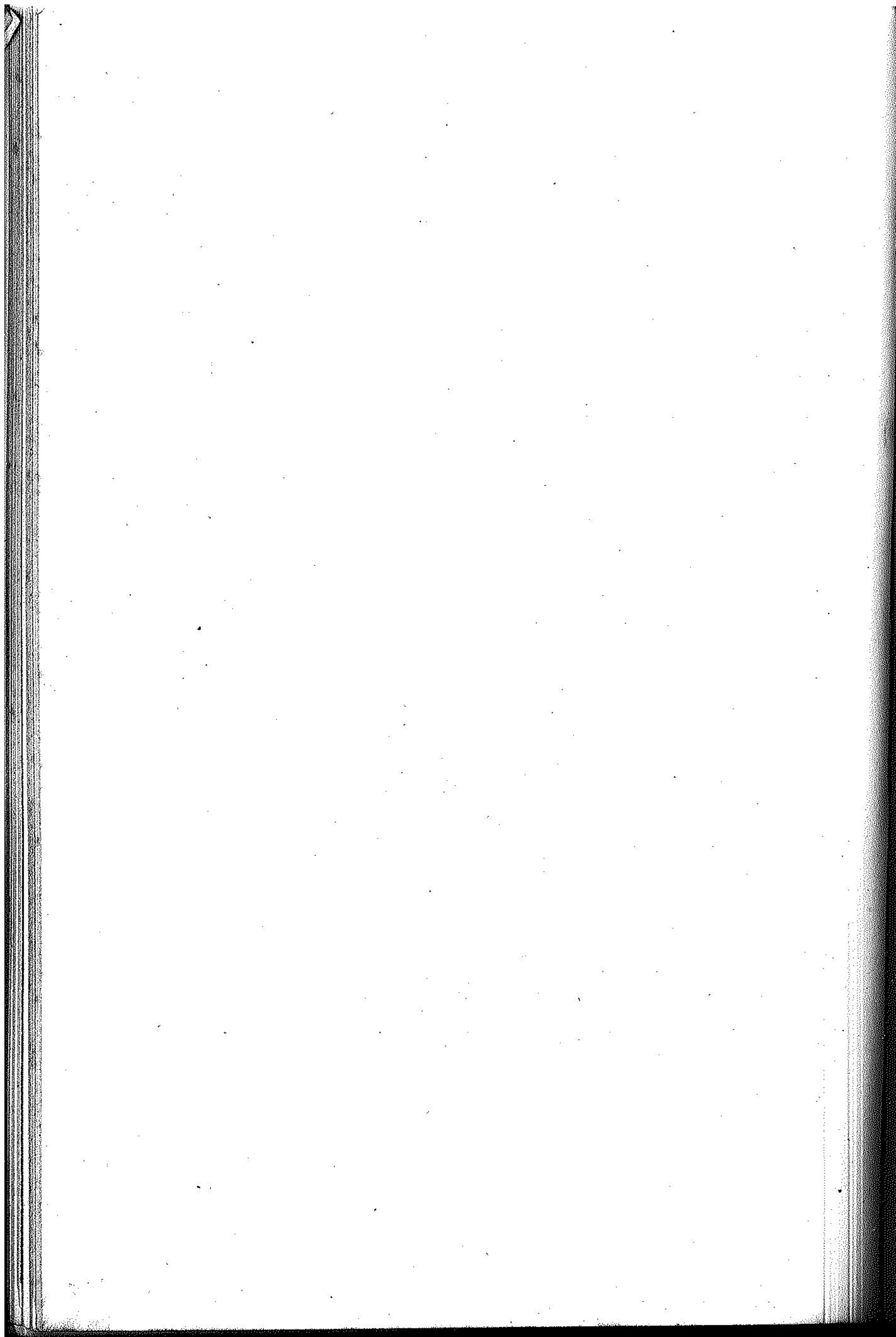
« Ils nous attaquent! Les voilà! »

A l'affût d'un prétexte pour commencer les hostilités, les Rougas-Rougas s'étaient, en effet, présentés à la lisière du camp et, d'un ton impérieux et menaçant, avaient exigé la mise en liberté de leur compagnon. Sans hésiter, je fis attacher solidement celui-ci au piquet de ma tente, puis, saisissant mes armes, en quelques mots je fis comprendre à mes hommes que leur salut dépendait de l'attitude qu'ils allaient opposer aux bandits; ceux-ci avaient déjà escaladé notre retranchement et leurs flèches et leurs balles sifflaient dans l'air.

Aussi, sans aucun scrupule, je commençais contre eux un feu nourri; un de mes hommes, Khamis-ben-Daoud, reçut un coup de lance au flanc droit; un autre, Mséna Seliman, eut une balle dans la cuisse, mais tous se conduisirent admirablement; les assaillants étaient supérieurs en nombre, néanmoins, lorsqu'ils virent qu'on tenait bon, qu'à la faveur du tumulte ils



RUINES DE HITTOURA.



ne parvenaient à rien dérober chez nous, et qu'au contraire plusieurs des leurs roulaient déjà dans la poussière en poussant des cris déchirants, ils battirent en retraite, se dirigeant vers le sud, pour regagner la capitale de leur chef, le Nioungou.

Je soignai les ennemis tombés, car dans leur fuite précipitée les vaincus n'avaient pu les emporter, et je leur laissai quelques provisions et un peu d'eau, persuadé, du reste, que leurs compagnons reviendraient plus tard pour les chercher; aussi était-il près de dix heures lorsque nous levâmes le camp, emmenant avec nous notre prisonnier que je condamnai à porter les fardeaux des hommes blessés dont l'un heureusement pouvait encore marcher, tandis que l'autre dut être porté jusqu'à Mounié-Mtuana; là, je le confiai plus tard aux soins du chef arabe à qui je laissai aussi mon Rouga-Rouga voleur.

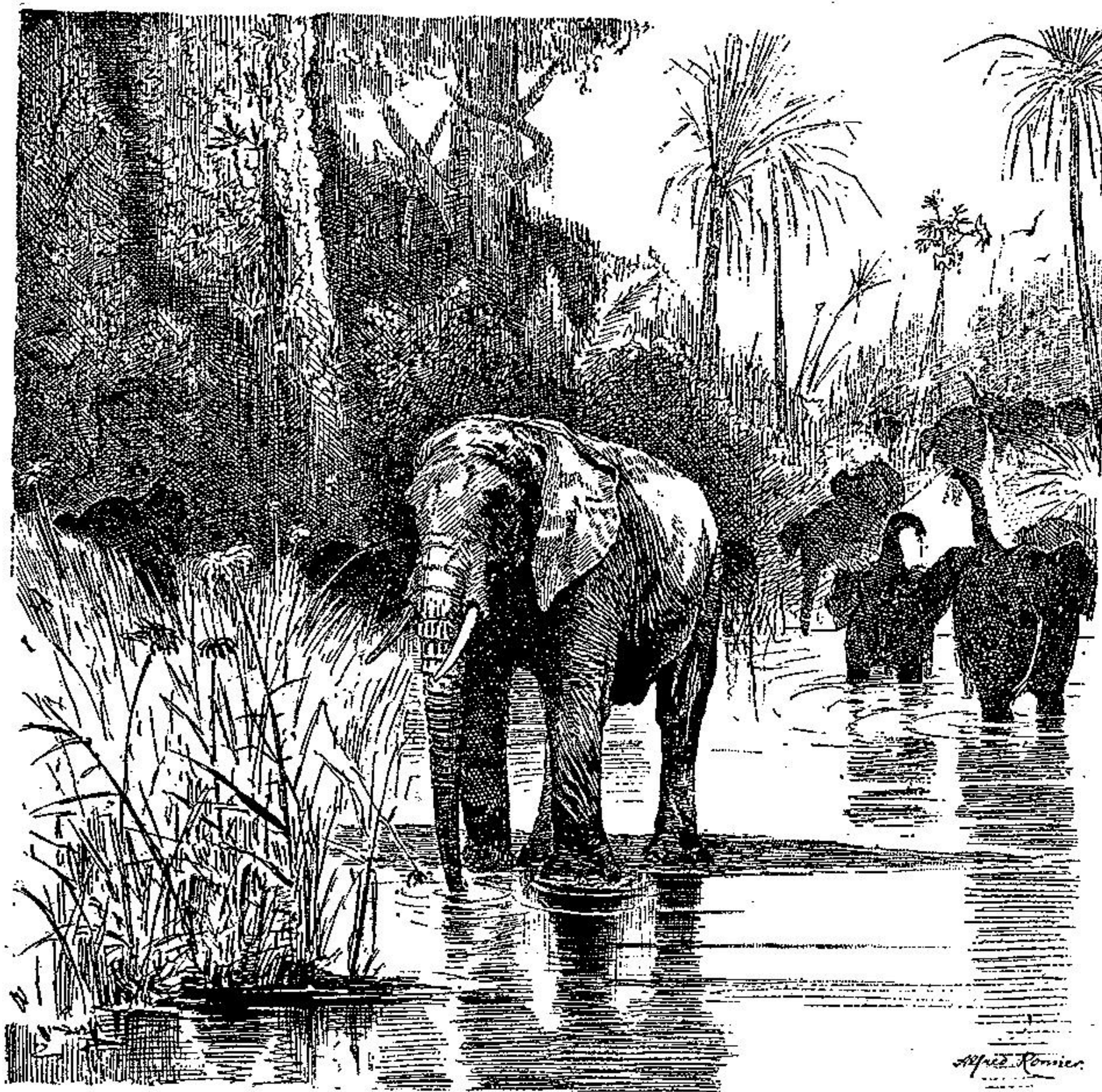
Le lendemain, le camp fut établi aux environs de Tchaïa et, n'ayant pu fermer l'œil par suite du mal que j'endurai, devant la caravane, je me rendis à dos d'âne aux bords du lac pour y voir le lever du jour. La saison était avancée et les alentours se trouvaient transformés en marigots que recouvraient de hautes herbes où l'on entendait fuir de nombreux serpents; je parvins néanmoins à atteindre la rive, mais au prix des plus grandes difficultés et non sans avoir risqué à diverses reprises d'être englouti dans des marais; là, immobile et caché, j'observais cette splendide nature à son réveil, lorsque soudain ma vue fut attirée par une procession d'ombres massives qui descendait la berge en face de moi; bientôt je distinguai une kyrielle d'éléphants qui s'en venaient nonchalamment se désaltérer et se baigner au lac.

Ce fut une scène réellement majestueuse, un des plus imposants spectacles que m'ait offerts la sauvage nature africaine : ces énormes pachydermes étaient là au nombre de plus de cent, se bousculant, se dandinant, jouant comme des enfants, peureux comme des antilopes, massifs comme des murs d'airain; ils folâtraient joyeusement et leur trompe, allant, venant, s'abaissant, se relevant, aspirait l'eau et la déversait dans un gosier énorme abrité par de superbes défenses d'ivoire, tandis que leurs larges oreilles se dressaient au guet et que leurs yeux intelligents luisaient comme deux étoiles au front d'un colosse de marbre noir.

Pour acquit de conscience et poussé par l'instinct du chasseur, laissant mon âne aux mains de Mabrouki, je me glissai dans la jungle le fusil en arrêt, et contournai le lac dans l'espoir de m'approcher des éléphants; ce fut peine perdue : j'avais été vu, flairé ou entendu, et, avec l'agilité de la gazelle, ils se dérobèrent à ma vue. Ne pouvant que très difficilement

marcher, je ne songeai pas un seul instant à les poursuivre et, ma caravane m'ayant rejoint, je continuai l'étape, non sans regret de n'avoir pu livrer bataille à ce magnifique gibier.

Pendant la nuit suivante, un incident survint qui aurait pu tourner encore au tragique : un de mes soldats s'étant endormi auprès d'un brasier,



TROUPE D'ÉLÉPHANTS AU LAC TCHAÏA.

l'amorce de son fusil prit feu et le coup partit; à l'instant, tout le camp fut en émoi et des détonations éclatèrent de toutes parts; se croyant attaqué, chacun se mit à tirer au hasard, à tel point qu'une de mes caisses qui se trouvait devant ma tente fut traversée de deux balles. Rétablir l'ordre en pareille occurrence n'est point chose aussi aisée qu'on le pourrait bien

croire, et je fus longtemps avant de pouvoir leur faire entendre qu'il n'y avait absolument aucun ennemi dans notre voisinage.

C'est miracle qu'ils ne se soient pas mutuellement blessés et tués; car, avec une présence d'esprit dont je ne les croyais pas capables, leur premier soin avait été de bouleverser et d'éteindre les feux pour que la lueur ne servît pas de point de mire aux assaillants. D'autre part, à ces pauvres hommes qui venaient d'assister au massacre de Pimboué, qui deux jours auparavant avaient essuyé un nouveau combat et se voyaient en plein Mgounda-Mkali exposés à de continuelles alertes, pouvais-je, en vérité, montrer beaucoup de rigueur et faire un si grand reproche de leurs terreurs?

Pourtant, lorsque le calme fut rétabli, je leur déclarai qu'à l'avenir quiconque sans nécessité tirerait un coup de feu, soit involontairement, soit à dessein, serait à l'instant désarmé pour le restant du voyage. Cette menace, d'ailleurs, était absolument nécessaire : beaucoup de ces pagazis portent très mal leur fusil, d'une façon négligente, et commettent en outre l'imprudence de relever le chien pendant la marche, de sorte que la moindre branche à laquelle ils s'accrochent peut faire partir subitement l'arme; la caravane se trouve ainsi dans un danger permanent, et plus de dix fois pendant mon voyage j'entendis de la sorte siffler des balles à mes oreilles; la mesure que je pris à l'égard des maladroits produisit un excellent effet, et dorénavant chacun veilla davantage à la sécurité de son voisin.

Le 13 septembre, nous sortîmes enfin du Mgounda-Mkali et nous gagnâmes Mounié-Mtuana où régnait une grande effervescence; on s'y était battu à outrance, mais ici les Rougas-Rougas avaient eu le dessous, et contrairement à ce qui avait eu lieu à Hittoura, à Mounié-Mtuana c'étaient les têtes de ces bandits eux-mêmes qui, fraîchement coupées et juchées sur des perches autour du village, redisaient les exploits des gens de la tribu.

Le sultan m'invita à camper dans l'intérieur des murailles, ce qui eut lieu, et je pus juger ainsi de la force réelle que cette place peut opposer aux assauts des détresseurs du Nioungou : véritablement, c'est une sorte de forteresse. Mounié Mtuana me conseilla aussi de demeurer quel que temps chez lui.

« N'allez pas à Mdabourou, me dit-il, c'est rempli de Rougas-Rougas; de plus, je compte attaquer un de ces jours ce jeune chef remuant, brûler ses tembés et détruire à jamais sa puissance, car il a commis récemment des extorsions indignes au préjudice des Arabes. »

Mais si j'avais dû me laisser arrêter par tous les racontars qui depuis Taborah pleuvaient sur ma route, je n'aurais même pas franchi, je pense, le Mgounda-Mkali.

Cette fois, pourtant, je commis une imprudence qui faillit provoquer le massacre de toute ma caravane; seulement, je ne croyais pas que l'attaque dont me parlait Mounié Mtuana fût aussi proche, et, d'ailleurs, pouvais-je supposer que Ramaeckers se trouvait de l'autre côté de la montagne et qu'il allait être forcé de prendre part lui-même au combat?

